

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Qui sont les *Enfants du Sabbat*?

Gabrielle Poulin

Volume 1, numéro 1, mars 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, G. (1976). Qui sont les *Enfants du Sabbat*? *Lettres québécoises*, 1(1), 4–6.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

QUI SONT LES “ENFANTS DU SABBAT”?

“Je veux qu’il soit vivant comme personne n’a jamais été vivant dans le monde des vivants.”

Il faut se défier du titre du dernier roman¹ d’Anne Hébert, comme on se défie d’une contreporte. Oui, il y a des sorcières dans ce livre, des messes noires, des orgies, des danses macabres, des maléfices, des philtres, des onguents, toutes sortes de pratiques secrètes et illicites. Bien plus, à la fin de son roman, comme si elle jetait le reste de sa poudre magique aux yeux des lecteurs, Anne Hébert cite le nom de quelques ouvrages spécialisés en sorcellerie. Il n’en faut pas plus pour que joue le sortilège. Des lecteurs mystifiés sont déçus: ils soupçonnent Anne Hébert d’avoir donné tête baissée dans une mode du jour; d’autres, choqués, jugent de mauvais goût, sinon sacrilèges, les rapprochements entre les cérémonies du culte catholique et les rites orgiaques de la sorcellerie. Les maléfices de l’auteur des *Songes en équilibre* ayant opéré leurs ravages, le mystère du roman reste intact comme celui de la cabane de la montagne de B...

Le titre du roman appelle pourtant le lecteur vers une autre profondeur dont le premier sens, apparent, n’est que la métaphore. Avant de désigner la réunion nocturne et endiablée des sorciers et des sorcières ou leur danse frénétique, le sabbat a d’abord été, dans l’Ancienne loi, le jour consacré au Seigneur. La dérivation injurieuse du sens de sabbat est venue de l’antisémitisme, qui, pour mieux discréditer les Juifs, identifia leurs fêtes à des réunions de sorciers. Le mot sabbat renvoie à l’Ancienne Alliance et évoque un culte strict,

une multitude d’observances, de prescriptions, de défenses, une loi de crainte qui devait préparer le Peuple élu à la Nouvelle Alliance: “Vous avez appris qu’il a été dit aux ancêtres... Eh bien! moi je vous dis...” (Math. 5, 21). Il y a eu des sourds d’oreille. La loi ancienne, le “oeil pour oeil, dent pour dent”, “les sépulcres blanchis”, voilà les réalités qui forment la véritable trame du roman d’Anne Hébert. Les personnages fantastiques qui hantent la montagne de B..., comme l’esprit de soeur Julie, et accomplissent des rites mystérieux et orgiaques ne constituent que le sabbat métaphorique auquel la novice est condamnée par ceux et celles qui se sont chargés de son âme, aumôniers et supérieures, ces enfants d’un autre sabbat dont la romancière raconte les faits et gestes comme on jette un anathème: “Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui parcourez mers et continents pour gagner un prosélyte et, quand vous l’avez gagné, vous le rendez digne de la géhenne deux fois plus que vous!” (Math. 23, 15.)

L’appel de la vie

Les quatre premiers chapitres, qui constituent l’introduction du roman, contiennent tous les prodromes du drame dont la maison-mère des dames du Précieux-Sang va être le théâtre. Rien n’est plus classique ni plus courant que la crise traversée par soeur Julie de la Trinité à la veille de prononcer ses vœux de religion. Pour que cette crise se dénoue sans histoire, il suffirait que la jeune fille rencontre une supérieure prudente et douée

de discernement qui, au lieu de s’entêter à chercher des causes extraordinaires au comportement de la novice, reconnaîtrait dans ses plaintes et ses malaises, les signes d’un appel de la vie, plus puissant que la volonté de persévérer dans une voie semée d’embûches. Une année s’est écoulée depuis que soeur Julie a revêtu la livrée qui fait d’elle une sorte de condamnée ensevelie vivante:

Tant que dura la vision de la cabane, soeur Julie de la Trinité, immobile, dans sa cellule, les bras croisés sur la poitrine, dans toute l’ampleur et la rigidité de son costume de dame du Précieux-Sang, examina la cabane en détail comme si elle devait en rendre compte, au Jour du Jugement dernier. (P. 7)

Cet habit, qui “ne fait pas le moine”, n’a pas réussi à être pour la jeune fille autre chose qu’un “costume” qui l’emprisonne et la blesse en lui imposant un comportement auquel toute sa nature répugne. Elle a voulu renoncer à la vie? Celle-ci continue à la pourchasser sous la forme d’une image obsédante dont la novice voudrait être délivrée une fois pour toutes. Appliquer tous ses sens à cette image comme on lui a enseigné à la faire dans l’exercice de la contemplation, tel est le projet de soeur Julie, qui entreprend désespérément sa propre psychanalyse. Il est trop tard déjà. Les phantasmes s’imposent et tyrannisent l’imagination de la novice aux prises avec l’angoisse et la tristesse. Quand elle revient à elle dans

la nudité de sa cellule, elle éprouve *une impression d'abandon très grande. Dans une cabane, perdue dans la montagne, on a faim d'elle, plus que Dieu n'eut jamais faim de son âme. Et soeur Julie aussi est affamée de cela qui est caché dans la montagne. Plus que de toute sa vie au couvent. Plus que de Dieu même.*

Elle ressent une douleur aiguë à la tête et à la nuque. (12)

À toutes les lignes de ce premier chapitre, se manifeste d'une façon émouvante et troublante à la fois l'appel de la vie. Aux souvenirs d'enfance de la petite fille se mêlent les images de ses rêves, les figures refoulées et déjà obsédantes de ses désirs qui, dans une farandole fantastique, s'unissent pour jouer la parodie d'un désespoir dans laquelle la religion et la vie se livrent un combat démesuré.

Quelle Trinité s'est emparée de soeur Julie?? Dès la première page, comme à travers un vitrail illuminé de l'extérieur, apparaissent l'homme, la femme et le petit garçon qui vise le soleil, trinité³ de la terre posant pour la Trinité céleste, comme sur l'image-repoussoir du grand cathéchisme. À son tour, la religieuse se glisse sur l'image où elle devient "la petite soeur" contemplative, sensible à toutes les manifestations concrètes de la vie. En dépit des clôtures, des interdictions, des jeûnes et de toutes les violences que la règle conventuelle impose, l'imagination s'approprie à rendre à la novice la liberté sans laquelle elle ne saurait continuer à vivre.

Le ferment de la vie

Pour la supérieure du couvent, mère Marie-Clothilde de la Croix, il y a incompatibilité radicale entre l'observance religieuse et la vie, comme entre le bien et le mal, comme entre Dieu et Satan. Le couvent est la maison de Dieu; le monde, le royaume du démon. Vouloir retourner dans le monde ne peut donc être autre chose qu'une tentation du démon que seuls la prière et le jeûne peuvent chasser: "On ne sait jamais ce qui peut nous venir de l'extérieur, caché dans une poussière, dans une escarville. Le démon est rusé, insidieux, comme un grain de sable." (14) Mère Marie-Clothilde croit à Satan, à son action, aussi fermement que d'autres croient en Jésus-Christ. Et elle s'ennuie dans ce couvent où il ne se

passer rien qui puisse lui permettre de donner sa pleine mesure. Devant cette novice, qui semble dérober une part d'elle-même à sa vigilance, "livrée à une épuisante curiosité", la supérieure rage. Lutter contre l'entêtement d'une inférieure ne présente rien de bien glorieux pour cette digne émule de la mère Angélique Arnould. Ce qu'il faudrait, c'est un rival puissant, reconnu présent par toute la communauté. Il faut forcer l'ennemi à se manifester. La supérieure entreprend donc d'exercer auprès de soeur Julie une sorte de maïeutique en même temps qu'elle prépare le couvent tout entier à l'avènement qu'elle souhaite avec autant d'ardeur qu'elle le craint. Dieu semble s'être absenté de cette maison dont il lui a confié les destinées. Tant pis ou tant mieux! Mère Marie-Clothilde de la Croix saura être à la hauteur de la situation: "J'ai rang de supérieure et j'ai des filles sous mes ordres. Je dis à l'une: va, et elle va; à l'autre: viens, et elle vient; et à la nouvelle postulante qui entre ici: fais cela, et elle le fait." (19) À soeur Julie, il faut insinuer d'abord qu'elle ment; convaincre la jeune religieuse de sa culpabilité, lui faire un lavage de cerveau: "Il faut que le visage de mes filles soit lessivé comme un plancher clair." (21) À la communauté, il faut faire sentir le péril qui la menace; il faut forcer la maison à sortir de l'engourdissement qui la rend insensible. Soeur Julie, elle, veut vivre. La vie est péché, la vie est douleur, la vie est diabolique. Soeur Julie est donc possédée du démon, ainsi en a décidé mère Marie-Clothilde de la Croix.

De son côté, soeur Julie, angoissée jusqu'à la névrose, conserve même dans ses obsessions l'instinct qui la dresse contre tout ce qui est atteinte à la vie et dont la paranoïa de la supérieure constitue le signe tangible: "Je défends ma vie. Je suis sûre que je défends ma vie." (22) Deux puissances s'affrontent à travers soeur Julie et mère Clothilde: la vie et la religion, deux puissances antagonistes qui revêtent aux yeux des deux adversaires le même masque et les mêmes livrées. Pour la supérieure, tous les gestes, toutes les douleurs de soeur Julie sont obscènes parce qu'ils manifestent l'ardeur de vivre, l'oeuvre du malin; pour soeur Julie, de plus en plus dépossédée, c'est le culte lui-même, la prière, les pénitences,

le couvent tout entier qui, s'opposant à la vie, prend le visage du mal absolu dont il faut se délivrer. La religion et la magie ne font qu'un comme en témoigne la courte-pointe rouge et violette sur le lit des parents qui rappelle dérisoirement le rideau pourpre du tabernacle. Les sabbats de la cabane dans la montagne de B... constituent l'exorcisme destiné à délivrer soeur Julie des sabbats du monastère des dames du Précieux-Sang.

Quant à la communauté, tirillée par ces deux puissances contradictoires, elle éprouve dans tous ses membres les soubresauts de la passion et du désespoir de vivre qui possèdent soeur Julie et elle participe, comme dans une sorte d'osmose hystérique, à la paranoïa de la supérieure. Le père Migneault, très las, ne peut s'empêcher de toucher un instant de son front moite la joue de soeur Julie: "Allez en paix et priez Dieu qu'il vous délivre de toute imposture!" (25) Condamnées à être immolées chaque jour sans une plainte comme des agneaux qu'on mène à l'abattoir, les religieuses commencent à s'agiter: "Chaque année nous apporte sa cargaison fraîche de postulantes triées sur le volet. Une fille, deux filles, parfois trois sont prélevées par famille." (31) C'est de leur sang qu'est tracée la croix dont s'énergueillit Mère Clothilde. "Maison mère, Maison matrice. La vie vient mourir ici, en longues lames assourdies, contre les marches de pierre." (50) Mais il faut mobiliser toute la maison contre l'ennemi qui rôde. Les malades, les mourants doivent offrir leur souffrance. Il faut leur enlever les calmants qui les abrutissent depuis tant d'années. Avec la douleur, les victimes retrouvent la voix pour

lâcher les plaintes, les grincements de dents, les jurons et les blasphèmes, la douleur toute crue. In pace. Le secret du désespoir était bien gardé. Aucune mort, si étrange fût-elle, ne s'appelait jamais suicide. Aucun amour entre religieuses, si déchirant fût-il, ne s'appelait jamais amour. Aucune caresse brûlante, fugitive et tendre, ne s'appelait jamais caresse." (76)

Chassée violemment, impitoyablement, la vie revient hanter les rêves sous la forme de fantômes ou

d'images compensatrices. (51) Dans ce combat épique entre la mort et la vie, instinctivement, les religieuses se rangent du côté de la vie, du côté de soeur Julie et, petit à petit, c'est toute la communauté qui apparaît, aux yeux de la supérieure, possédée par le démon. N'y a-t-il pas jusqu'à l'économe qui, tout à coup, certainement troublée par l'Esprit mauvais, se met à dilapider les biens de la communauté? De plus en plus la supérieure doit livrer seule son combat contre celui dont le visage se manifeste sous les traits de la vie victorieuse. Même le médecin s'est laissé séduire lui aussi par l'appel de la vie et n'ose plus, depuis ce jour, venir au couvent. Il ne reste donc plus qu'à exorciser cette religieuse d'où vient tout le mal, cette traînée, cette galeuse, pour que le sépulcre retrouve sa blancheur et son immobilité rassurante.

On a pu se surprendre du dénouement de ce livre. Pourtant il a été annoncé dès la première page dans l'intention exprimée par soeur Julie "d'user à jamais une image obsédante", "d'être délivrée du couple sacré qui présidait à la destinée de la cabane, quelque part, dans la montagne de B..." (7) Tout au long de ces pages, soeur Julie n'a cessé d'être fidèle à la vie, contre les suggestions de la supérieure et de son entourage. L'enfant dont elle accouche est le symbole éclatant et vivant de sa victoire. Pas plus qu'autrefois les Pharisiens, la supérieure ne voudra reconnaître l'identité de cet enfant. Pour elle, aveugle et endurcie, ce nouveau-né est la manifestation qu'elle at-

tendait. La maïeutique a porté fruit. Le rival est enfin à la portée de mère Marie-Clothilde de la Croix. Pendant que soeur Julie, délivrée, peut s'échapper du couvent, la supérieure sentant bien quel scandale guette sa communauté de dames, décide de faire disparaître l'enfant qui est un "signe de contradiction". Il vit. Il ne peut donc être que le fils du péché. Le tuer, c'est tuer Satan lui-même et ramener dans le monastère l'ordre, le silence et la mort pour que ses enfants puissent continuer de célébrer en paix leur sabbat.

Mère Marie-Clothilde de la Croix a raison de se réjouir: le noviciat de soeur Julie lui a permis d'affermir son pouvoir sur la communauté dont elle doit diriger les destinées. Pendant un moment, on a pu croire que la vie allait l'emporter sur la mort dans le château-fort des dames du Précieux-Sang. La vie a été convaincue d'imposture et de péché. Grâce à l'emprise de la supérieure, le noviciat de soeur Julie s'est mué en apprentissage de la sorcellerie et son départ, à la fin du volume, au lieu de consommer l'échec de mère Clothilde, proclame le succès de son impitoyable chasse aux sorcières. Quant à soeur Julie, enfin libérée du costume de son humiliation, elle retourne dans le monde des vivants, laissant derrière elle, avec sa défroque, cette maison et la cabane de la montagne de B... qui, pour se maintenir, doivent s'appuyer sur les ténèbres, sur la mort et sur la magie. Soeur Julie aussi s'est délivrée des sorcières⁴.

Gabrielle Poulin
Ottawa, le 19 janvier 1976.

Notes

1. Anne Hébert, *Les Enfants du sabbat*. Paris, Éditions du Seuil, 1975, 189 p.
2. Anne Hébert a choisi des patronnes illustres pour cette nouvelle Nouvelle Héloïse.
3. Cette première trinité n'est elle-même que la représentation de l'autre trinité dont la toute-puissance va s'imposer à soeur Julie: la supérieure, l'aumônier, le médecin, lui-même étrange paraclet-généteur.
4. La romancière situe l'action de son roman dans les années '40, période qu'on a appelée "la Grande Noirceur" et qui fut particulièrement favorable à la chasse aux sorcières. Par-delà cette période, c'est à toute l'histoire d'une nation, voire d'une civilisation, que renvoie le drame des *Enfants du sabbat*. Dans cette optique, le monastère constitue à son tour la métaphore d'un univers fermé sur lui-même, famille, paroisse ou province, sorte de sépulcre dont réussissent seuls à s'échapper ceux pour qui la vie est première.

Gaston Miron

COURTEPOINTES

Aux Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, Ont. \$2.00